

FEUILLETON du CANADA

UNE
Histoire Vraie!

PREMIERE PARTIE

LA LUTTE

M. Sacton pressa du doigt le bouton de la sonnette électrique. Un huissier, à la mine grave, entra presque aussitôt avec un air de diplomate.

— Est-ce que la récréation est terminée, Philippe ?

— Oui, monsieur le directeur. M. Sacton s'admira complaisamment dans la haute glace placée en face de son bureau.

— Alors, veuillez descendre dans la cour, vous direz au maître répétiteur, M. Roland Salbert, de venir me parler.

Philippe s'inclina respectueusement et sortit.

Mai commençait. Les fenêtres du cabinet s'ouvraient sur un large jardin ; derrière, entre trois murs blancs, les cours bien arrosées du collège. Une simple haie tapissée de lierre se dressait entre le jardin et le domaine des écoles. Le soleil se jouait en rayons lumineux sur les arbres et les gazons. Quelle magnifique journée de printemps ! Une de ces journées où la création humaine est heureuse de vivre et de laisser vivre. C'était bien l'avis de M. Sacton, un homme encore jeune, fort satisfait de petite personne. Quarante ans, ni blond ni brun, ni gras ni maigre, ni beau ni laid, le directeur du collège Saint-Maurice (Auteuil, Seine, Fondé en 1827 par les RR. PP. Eudistes) se taisait de l'école normale supérieure. N'ayant pu arriver à l'agrégation, il échouait à vingt-trois ans dans un lycée de seconde ordre. Pas pour longtemps. Ses anciens camarades ne se trouvaient guère en le traitant de main. Grâce à des protections soigneusement entretenues, il obtenait bien vite la direction du collège Saint-Maurice, devenu depuis trente ans un établissement laïque.

— Vous n'avez fait demander, monsieur ? dit un jeune homme à la voix triste et grave qui venait de pénétrer dans le cabinet.

— Ah ! c'est vous, monsieur Salbert ? Que diable ! on n'entre pas ainsi sans prévenir les gens !

— J'ai frappé à la porte, monsieur, n'entendant pas réponse, j'ai crié pouvoir !

— Vous avez eu tort. Enfin pas sons. Si vous n'avez jamais commis de fautes plus graves que celle-là.

Le nouveau venu pâlit. C'était un beau garçon de vingt-cinq ans, élégant et svelte, d'une taille moyenne et bien prise. On eût dit un Lusus Verus hum. Ses cheveux noirs, qui frisaient naturellement, couvraient un peu le front large et bien modelé. Les yeux bleus, sombres et énergiques, regardaient en face. Le teint orangé accusait une origine créole. De vrai, sa grand-mère était une blanche de la Martinique. Il plaisait tout de suite par la netteté de ses allures, par la franchise qui se dégageait de toute sa personne. Et maintenant il restait debout devant le directeur, avec un air craintif, comme s'il avait l'intuition d'une catastrophe.

— Asseyez-vous, monsieur, reprit M. Sacton. Je suis forcé de vous faire part d'un mauvais résultat.

Roland pâlit.

— Ah ! murmura-t-il.

— Vous n'ignorez pas que le nombre de nos élèves a beaucoup diminué. Le conseil d'administration est ému, et ces messieurs ont résolu d'opérer de fortes économies sur le budget du collège. J'en suis réduit à congédier plusieurs maîtres répétiteurs. Vous entre autres.

Le jeune homme ferma les yeux : un léger frisson le secoua de la tête aux pieds.

— Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que ce le mesure me peine infiniment. Je dis bien : infiniment. D'ailleurs vous trouverez vite une place, licencié s-lettres tel que vous, qui se prépare à l'agrégation, un homme bien élevé et de bonne famille, un gentleman ne restera pas longtemps sur le pavé.

Après ces quelques mots, M. Sacton s'examina de nouveau dans la glace (sa manie favorite) et attendit la réponse de son subordonné.

— Vous êtes bête ! dit Salbert d'une voix tremblante. Depuis mon entrée au collège Saint-Maurice, je croyais avoir rempli loyalement mon devoir. Vous-même avez bien voulu me répéter à plusieurs reprises qu'on était satisfait de moi. J'ai su mériter l'affection de mes collègues, et, ce qui est plus difficile, de mes élèves.

Il s'arrêta une minute, comme s'il voulait prendre le temps de respirer ; les paroles s'étranglaient dans sa gorge.

— Il y a six mois que je suis devenu votre maître d'étude. Quand je vous ai offert mes services, je n'ai possédais pas d'autres recommandations que mes diplômes. Sans les voir, vous m'avez accueilli, et je vous en serai toujours reconnaissant. Ayez la bonté de me dire si j'ai démerité.

— Nullement, nullement, mon cher monsieur Salbert. Je vous le répète, question d'économie !

— Alors je vous supplie de me laisser plaider ma cause.

M. Sacton reprit un geste d'impatience. Malgré ses ridicules, cet homme n'était pas méchant.

— Je n'ai rien, pas un sou de fortune. Je gagne ici soixante francs par mois ; ma sœur en gagne trente dans un pensionnat de la banlieue. Car j'ai une sœur, monsieur ! Vous ne le savez pas ; si vous l'avez su, vous m'auriez défendu peut-être après de me jurer. Je la fais vivre, et elle a elle n'a pas d'autre avenir que moi ! Un bel avenir.

Il éclata de rire d'un rire amer qui faisait mal. Le directeur s'agitait nerveusement n'osant plus regarder Roland ; il lui avait l'air d'un chevreuil devant un fusil.

Il écrivait beaucoup de sympathie pour une position si intéressante ; mais que pouvait-il, en vérité ? Rien, malheureusement. Le conseil d'administration demeurait souverain. Et quand le conseil d'administration émettait un vote !

On croyait le directeur tout-puissant ! Quelle erreur ! N'était qu'un instrument, un instrument docile. Pourrait-il en être autrement ? Pendant cinq minutes, cet être banal et mon se défendait à la façon des goélands. Il daigna cependant exprimer un vif regret d'avoir ignoré que Roland faisait sa sœur. Nob e exemple ! Le jeune homme eut arait touché ce cœur sec ; espérant encore obtenir un suris, il reprit avec chaleur :

— Je désire être sincère jusqu'au bout, monsieur, peut-être seriez-vous mon défenseur, si vous appreniez à la suite de quelles fatalités je suis descendu aussi bas. Je ne m'appelle pas Roland Salbert.

— Hé !

M. Sacton eut un brusque mouvement et regarda le maître répétiteur d'un air curieux.

— J'ai du changer de nom après la catastrophe qui a ruiné ma famille. Je suis le fils de M. Montfranchet, le banquier de Bordeaux.

Le directeur du collège Saint-Maurice se dressa devant son bureau d'un air effaré. Puis il réfléchit que l'impossibilité seyait mieux à un homme de son âge et de sa condition. Il jeta un rapide coup d'œil sur la glace et, satisfait, il ajouta d'une voix continueuse, jeune homme, continueuse.

— Je vois, monsieur, que vous connaissez mon père. Lui ne le connaissait pas ? Il s'était fait autant d'envieux par sa fortune d'ami par sa bonté. Si les uns parlaient avec raison des millions de M. Montfranchet, les autres vantaient, non moins justement, son inépaisable générosité. J'avoue que je suis fier de la réputation que cet homme de bien a laissée. Vous savez comment les faillites de deux maisons anglaises, suivies d'une crise intense sur les métaux, abattirent en peu de mois cette puissante maison de banque. Mon père se vit ruiné ; dans un coup de désespoir, il se brûla la cervelle, croyant déjà que la banqueroute allait le déshonorer. Pauvre homme ! Il oubliait que le monde sourit toujours à la honte chamarrée d'or, mais qu'il ne pardonne pas à la vertu drapée de misère. Ma sœur et moi étions les seuls héritiers. Nous eûmes le pouten, en s'enrichissant jusqu'au dernier sou, de désintéressés et tous les créanciers. En arrivant à Paris, nous possédions à peine quelques centaines de francs. Vous savez le rest.

Elle et moi vivions, aujourd'hui, avec quatre-vingt dix francs par mois, péniblement conquis par le travail. Hélas ! que devenons-nous si vous me retirez la place que j'occupe chez vous ? Seul en cause, je ne me plaindrais pas. Je suis jeune, je m'porte bien : que m'importe la misère ? Mais je pense à ma pauvre Alice.

Roland s'arrêta ; les larmes l'empêchaient de parler. Ah ! il se souciait bien de sa dignité d'homme, même en présence d'un être ridicule et stupide ! Le frère sœur souffrait et sentait la blessure cuisante ! M. Sacton éprouvait une certaine pitié ; les imbéciles ont de ces faiblesses. Il aurait voulu pouvoir

laisser à ce malheureux garçon une espérance même fugitive ; mais il savait trop bien à quoi s'en tenir. Quand on a l'honneur

II

d'être le directeur du collège Saint-Maurice, on ne risque pas une aussi haute situation pour assurer le pain d'un vulgaire maître d'étude. M. Sacton se contentait d'obéir à ceux qu'il appelait pompeusement "les membres du Conseil d'administration." Or, "le dit Conseil" exigeait le renvoi de Roland. Par méchanceté ? Non pas.

Il n'y a que les sots qui commentent des mauvaises actions inutiles. On voulait simplement créer une place vacante pour la donner à un autre. Le nouveau pion possédait de nombreuses protections et Roland pas une. La logique devait condamner le second au profit du premier. Ainsi va le monde !

Deux mansardes assez grandes, au cinquième étage d'une cité ouvrière, tout à l'écart de la rue Cardinet ; c'est là qu'après le suicide de leur père se réfugièrent Roland et Alice Montfranchet. Non pas la mansarde du pauvre diable né dans le ruisseau : on sentait que les êtres qui gitaient si haut, loin des hommes et près du ciel, avaient connu la vie douce, facile, et riche. Un papier simple aux dessins gras, couvrait les murs ; un tapis de Smyrne, débris du luxe d'autrefois, témoignait la froideur du carreau brun. Et encore ça et là, des éparves somptueuses de l'ancienne existence. Pourquoi les gardaient-ils obstinément ? Peut-être parce qu'ils ne pouvaient s'en défaire qu'avec peine : peut-être aussi pour conserver un souvenir de leur enfance. Bien loin, hélas ! ce temps où le banquier Montfranchet éblouissait de sa fortune le cours du Château-Rouge et le Pavé de Chartrons ! Ce qui frappait surtout le visiteur s'était l'exquise propreté, le soin extrême apporté aux plus petits détails.

Cet après-midi-là, Alice consultait au coin de la fenêtre ouverte un jardin planté d'arbres, dont l'épaisse ramure était un dôme tout vert sous les yeux de la jeune fille. En restant de son pensionnat, elle travaillait pour une singulière de la machine, elle jouait sur la pédale de son pied alerte, fredonnant une chansonnette. Toujours gai, cette Alice ! Dans son intarissable bonne humeur elle puisait le courage nécessaire à sa dure existence. Que de fois elle dissipait la tristesse de son frère avec une réplique spirituelle ou une joyeuse parole ! De temps en temps, elle se reposait de son labeur, et jetait sur les feuilles luisantes son regard clair et lumineux. Elle se rappelait le beau parc de son père, à Begler, aux environs de Bordeaux. Comme elle aimait à courir à travers les allées bien ratisées, le long des pelouses, on dans le petit bois planté de chênes ! Tout à coup elle tressaillit en entendant frapper à la porte.

— Entrez, monsieur Aristide, cria-t-elle gaiement.

La porte s'ouvrit et M. Aristide parut. Un grand, très grand garçon, mince, au visage maigre, ombré d'une barbe blonde et soyeuse. Il s'avança vers la jeune fille et lui tendit la main d'un air gauche.

— Vous m'avez donc deviné, mademoiselle Alice ?

Elle éclata de rire.

— La belle malice ! Puisqu'il est six heures du soir, vous deviez arriver. Oh ! votre existence est réglée comme celle d'une jeune demoiselle. A cinq heures vous quittez votre bureau de l'Hôtel de Ville, vous venez me voir, vous rentrez dîner chez vous ; puis, comme nous habitons la même maison ; nous passons la soirée tous les trois ensemble, et il n'y a pas un changement du premier janvier à la Saint-Sylvestre !

Elle riait de nouveau, et M. Aristide restait debout, embarrassé : sa grande personne, avec l'air gâté d'un amoureux.

— N'empêchez pas de travailler. Sinon je vous ferai gronder par Roland quand il rentrera. Asseyez-vous à côté de moi, et causons.

Un charmant couple, ce jeune homme et cette jeune fille. Lui, plutôt bien que mal, en dépit de sa minceur et de sa taille trop haute. Ses yeux noirs, honnêtes et francs, éclairaient bien le visage. Et cet homme de vingt-cinq ans on devinait une de ces natures droites que le malheur assouplit sans les corrompre. Aristide Desaigneur, fils du greffier du tribunal de Meaux, se trouvait orphelin à dix-huit ans avec une petite fortune de dix mille francs.

(A continuer)

Bryson, Graham & Cie.

ONT CRÉÉ UNE COMMOTION PAR

L'Enorme Coupe de leurs Prix !

La grosse vente recommence encore, marchant rondement comme elle le mérite. Nous offrons des "prix surprenants" ces jours-ci. Quelque soit ce que vous desirer les prix vous souriront.

ETOFFES A ROBES, CHAUSSETTES, SOIES, CASHMERES, HENRIETTES, JERSEYS, BRODERIES, INDIENNES, SATINS, COTON A LITS, PARAPLUIES, IMPERMÉABLES.

Tout le Stock est une Attraction Comme Prix.

APPRENEZ LES PRIX

Voyez nos Etalages si vous avez besoin de marchandises. NOUS POUSSONS VERS LES PORTES NOTRE GRAND STOCK AVEC LA FORCE D'IMPRESSON DES

PRIX QUI VONT VITE !

Reçu un autre char plein de Chausures. Ce département est encore bien rempli de ce qu'il y a de mieux et contient ce qu'il y a de mieux en bon goût, en style et en grande valeur pour peu d'argent.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

Quartiers Généraux pour } 35 RUE O'CONNOR.
Bargains en Epicerie.

Solution d'Antipyrine
de TROUETTE
Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Emphyseme, Goutte, Rhumatisme, Sciatique et DOULEURS en général.
Vente en Gros à Paris, E. MAZIER, 254, Boulevard Voltaire.
Dépositaire à Ottawa, D. F. K. VALLON.
A Québec : D. DE MORIN & Co. A Montréal : L. LAVIETTE & NELSON
ET DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES

Avis aux Consommateurs
Les PRODUITS de la
PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND
307, rue St-Honoré, à PARIS
Télég. : ORIZA-OIL • ESS. ORIZA • ORIZA-LACTE • CRÈME-ORIZA
ORIZA-VELOUTE • ORIZA-TONICA • ORIZALINE • SAVON-ORIZA
DOIVENT LEUR SUCCÈS ET LA FAVEUR DU PUBLIC :
1° Aux soins tout particuliers qui président à leur fabrication.
2° A leur qualité inaltérable et à la suavité de leur parfum.
MAIS COMME ON CONTREFAIT CES PRODUITS ORIZA pour nuire sur leur réputation
nous avertissons les Consommateurs afin qu'ils ne se laissent pas tromper.
Les VÉRITABLES PRODUITS se vendent dans toutes les MAISONS HONORABLES de PARFUMERIE et DROGUERIE
Envoi franco de Paris du Catalogue illustré

SOLUTION PAUTAUBERGE
AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTÉ
Le médicament comme le remède le plus sûr et efficace contre les
MALADIES DE POITRINE
PHTHISIE, BRONCHITES CHRONIQUES, Toux anciennes et opiniâtres
En Vente chez L. PAUTAUBERGE, 22, rue Jules César, PARIS.
Dépôt dans toutes les principales Pharmacies du CANADA

THE GUTTA PERGAS RUBBER CO.
OF TORONTO.
BELTING, PACKING, CLOTHING, HOSE.
WAREHOUSE & OFFICE, 40 YONGE ST. TORONTO.

Guide du Bureau de Poste d'Ottawa

Arrivée et Départ des Malles.

MA JEN.	Terminée.	ATTIV.
QUEST.—Toronto, Hamilton, London, Peterboro, Smith's Falls, Perth, etc.	10 30	9 30
Belleville, Napanee, Bowmanville, etc.	10 30	7 00
Manitoba, Territoires du Nord-Ouest et la Colombie Britannique.	10 30	8 00
Sharnot Lake, Norwood, etc.	10 30	8 00
Rockville, Kingston, etc.	10 30	8 00
EST.—Montréal, etc.	3 30	3 30
Halifax et St. Jean, etc.—(Ligne Courte).	6 00	9 45
Provinces Maritimes et l'Île du Prince Édouard.	3 30	8 00
Cornwall, Morrisburg, Lancaster, etc.	10 30	7 00
Québec et Trois-Rivières.	3 30	3 30
PLATS UNIS.—Via Ogdenburg.	12 30	7 00
OUEST des États-Unis.	10 30	7 00
NEW-YORK, malle directe.	12 45	9 45
BOSTON et la Nouvelle Angleterre.	12 45	3 30
Prescott.	12 45	7 00
do.	12 30	11 00
Meriville.	12 30	7 00
CHEMIN DE FER DE SAINT-LAURENT ET OTTAWA.	12 30	9 45
Manitac, North Gower et Metcalfe.	12 30	11 00
Karl, Komoro, Ogoude Station, Oxford Station.	12 30	11 00
CHEMIN DE FER DE PACIFIQUE, OUEST.	10 30	8 00
Manitac, North Bay et tous les Points à l'Ouest de Pembroke.	2 30	10 30
Arnprior, Pakenham, Pembroke, Renfrew et Almonte.	10 30	10 30
Carleton Place.	10 30	12 30
Appleton, Ashton et Stittville.	10 30	12 30
CHEMIN DE FER DE PACIFIQUE, EST.	6 00	2 00
Pointe Gattineau, Buckingham, Cumberland, Thurso, Charbon, Grenville, L'Orignal, etc.	7 00	3 30
CHEMIN DE FER DE PACIFIQUE ATLANTIQUE.	3 30	8 00
Alexandria, Glen Robertson, Greenfield, Macville.	3 30	1 45
Eastman's Springs, South Indian, St. Poly-carpe, Côteau Station, etc.	3 30	1 45
Jonction de c. DE FER PACIFIQUE ET PACIFIQUE.	8 45	5 30
Quyon, Earley, Bryson, Bristol, Vinton, Shawville, Heyworth, Fort Coulonge, etc.	11 45	5 00
Aylmer.	2 00	11 00
Bell's Corner, Richmond, Skead's Mills, Hintonburg, Falloufield et Mosgrove.	10 00	4 00
Hill.	6 00	10 45
GATINEAU.—A la Rivière du Deser.	6 00	7 45
Chelms et Ironides.	6 30	12 15
Ramsay's Corner, Hawthorne, Inndi, mercedi et ventrilli.	12 30	12 15
Billing's Bridge, Stewardton.	1 30	11 30
Cumming's Bridge, Robillard, Orleans, Harward man's Bridge.	11 00	10 00
Archville, Ottawa Est.	9 30	10 00
Meriville, City View et Jockvale, mardi, jeudi et samedi.	12 30	12 30
MALLES ANGLAISES :		
Lundi, 2, 9, 16, 23, 30.	6 30	
Mardi, 17.	12 45	
Jeu, 5, 12, 19, 26.	6 30	
Vendredi, 5, 12, 19, 26.	6 30	
Vendredi, 6, 20.	12 45	

Les lettres destinées à l'enviement doivent être mises à la poste 15 minutes avant la clôture des malles précédentes.
Heures du Bureau, de 8 A.M. à 4 P.M.
Mandate sur la Poste et la Banque d'Épargne, de 9 A.M. à 4 P.M.

Bureau de Poste d'Ottawa, Février, 1891.

LINIMEN GÉNEAU
35 ANS DE SUCCÈS
Seul remède qui remplace le FEU sans douleur ni danger. Adressé par les vétérinaires, éleveurs, entraîneurs, etc.
Général et sûr de Boiteries, Foulures, Fessignes, Engorgements des jarrets, Surs, Harvins, etc. Réveille les muscles, dissipe les humeurs, calme les douleurs, et sans nuire dans les articulations, Catarrhes, Bronchites, Inflammation des Pommades, du Foe, des Testicules, des Vessies, des Prostates, etc.
Parfumerie à la main, en 3 et 5 minutes, sans couper le poil.
Dépôts : Paris, MESTIVIER & Co, 278, rue Saint-Honoré.
MONTREAL : LA VIOLETTE & NERLON.
OTTAWA : J. GOUIN, Maître de Poste.

MILLIEUR ORIGINAL DISPONIBLE

Publié par la O

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00

Un An par la Poste \$ 3.00

12eme. ANNEE No 51

LES MEMOIRE

—DU—

Prinee de Talleyra

(Suite)

Mais que faire d'une certaine vacité d'imagination et d'esprit ?

On ne reconnaissait en moi ? Il faut chercher à me séduire par l'aspect des affaires et par le tableau de fluence qu'elles donnent. On eût chât à s'emparer des dispositions que je pouvais avoir. Pour ce on me faisait lire, soit les Mémoires du cardinal de Retz, soit la vie cardinal de Richelieu, soit celle cardinal Ximènes, soit celle Hincmar, ancien archevêque Reims. Quelque route que prissais, mes parents étaient disposés à la trouver bonne ; le seul état qui je passasse le seuil.

Cette action continuée que voyais exercer sur moi ne me donnait point, mais me troublait. Je n'aurais pas l'époque de la vie. On a le plus de probité. Je comprenais pas encore ce que c'était d'entrer dans un état avec l'intention d'en suivre un autre, prendre un rôle d'abnégation, d'ennuie pour suivre plus sûrement une carrière d'ambition ; d'aller à un séminaire pour être ministre finances. Il fallait trop connaître le monde où j'étais et le temps où je vivais pour trouver tout simple.

Mais je n'avais aucun moyen de défense, j'étais seul ; tout ce que m'entourait avait un langage et ne me laissait apercevoir au moyen d'échapper au plan mes parents avaient adopté moi.

A SAINT-SULPICE

Après un an de séjour à Revoirant que je ne pouvais éviter destinée, mon esprit fatigué se signa : je me laissai conduire à un séminaire de Saint-Sulpice.

Plus réfléchi qu'on ne l'est normalement à l'âge que j'avais à révolte sans puissance, indolence sans où devoir le dire, je me sentais d'une tristesse à se zans ans, à bien peu d'existence. Je ne formais aucune liaison. Je faisais rien qu'àvec humeur. J'avais contre mes supérieurs, contre mes parents, contre les instituteurs et surtout contre la puissance qu'on donnait aux convenances sociales auxquelles je me voyais obligé de me soumettre.

J'ai passé trois ans au séminaire de Saint-Sulpice à peu près à parler ; on me croyait hautain, vent on me le reprochait. Il semolait que c'était si peu me maître, que je ne daignais pas pondre et alors on me traitait d'une fierté insupportable. Hé ! mon Dieu, je n'étais ni hautain, ni dédaigneux ; je n'étais qu'un jeune homme, extrêmement heureux et intérieurement rancé. On prétend, me disaient, que je ne suis bon à rien ; à rien. Après q'ielques mots d'abatement, un sentiment saint me ranimait, et je trouvais moi que j'étais propre à quelque chose, et même à de bonnes, à de belles choses. Que de pressentiments mille fois repoussés se présentaient alors à ma pensée et toujours un charme que je ne savais quer !

La bibliothèque du séminaire de Saint-Sulpice, enrichie par le cardinal de Fleury, était breuse et bien composée. J'y savais mes journées à lire les historiens, la vie particulière des hommes d'Etat, des moralistes, quelques poètes. Je devrais voyager.

PREMIERS AMOIRS

Le hasard me fit faire un contre qui eut de l'influence sur la disposition dans laquelle j'allais. J'y pense avec plaisir, je lui dois vraisemblablement d'avoir prouvé tous les effets de la mélancolie poussée au dernier degré. J'étais arrivé à l'âge des terribles révélations de l'âme, de toutes les facultés sont et surabondantes. Plusieurs fois j'avais remarqué dans une des galles de l'église de Saint-Sulpice.